

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 2 AVRIL 1887

No 28

LE CHAMPAGNE MALAKOFF

CONTE PATRIOTIQUE.

Il est dix heures et cinq minutes. Veuillez régler très exactement vos montres sur la mienne. Demain, à midi, toute l'armée donnera l'assaut à Malakoff. Bonsoir, messieurs.

Il se fit un mouvement sous la tente de Pelissier, et tous les officiers généraux se retirèrent silencieusement.

Au dehors, le camp endormi. Là-bas, Malakoff, hérissé de canons, dressant sa menaçante silhouette sur le ciel noir de la nuit.

— Qui vive ! crie une sentinelle en grand garde.

— Parlementaire.

Un officier russe s'avance, suivi par un cosaque qui porte un drapeau blanc.

Le parlementaire est conduit, les yeux bandés, au milieu du camp. Le colonel de R... le reçoit.

— Messieurs, dit simplement le Russe, les officiers de ma compagnie ont l'honneur d'inviter trente officiers français à venir vider une coupe de champagne avec nous. J'espère, messieurs, que vous ne refuserez pas d'être, cette nuit, nos hôtes.

— Non, certes, capitaine. Rien ne saurait nous être plus agréable que de choquer vaillamment nos armes. Nous avons appris à nous estimer sur le champ de bataille. Nous vous suivons, monsieur, et à charge de revanche.

Deux heures du matin. Le camp russe est en fête ; sous une tente immense, ornée de trophées, de drapeaux aux couleurs françaises, éclairée de torches résineuses, portées par de magnifiques cosaques du Don, immobiles, aux accents de la musique d'un régiment russe qui joue l'air de la Reine Hortense, les officiers russes fraternisent avec leurs invités. Le champagne coule à flots.

— Colonel, dit le major K... au colonel de R... veuillez excuser notre sans-façon : nos femmes ne sont pas ici ; sans cela, elles seraient fières de vous faire les honneurs de cette soirée.

A la guerre comme à la guerre, donc ! Je bois à votre santé, messieurs, avec votre belliqueux champagne.

Le petit jour, qui se lève, éteint une à une les lueurs des torches. Les officiers des deux armées sont encore assis là, côte à côte. Ils causent de Paris, des actrices à la mode, des salons où quelques-uns se sont rencontrés le dernier hiver.

— Messieurs, vient tout à coup dire le major K... je vous apprendrai une nouvelle. Vous attaquez aujourd'hui même Malakoff. Vous avez besoin de vous reposer, car la lutte sera chaude. Nous vous rendons votre liberté, mais non pas sans avoir vidé une dernière coupe à nos deux armées. A l'armée française, messieurs !

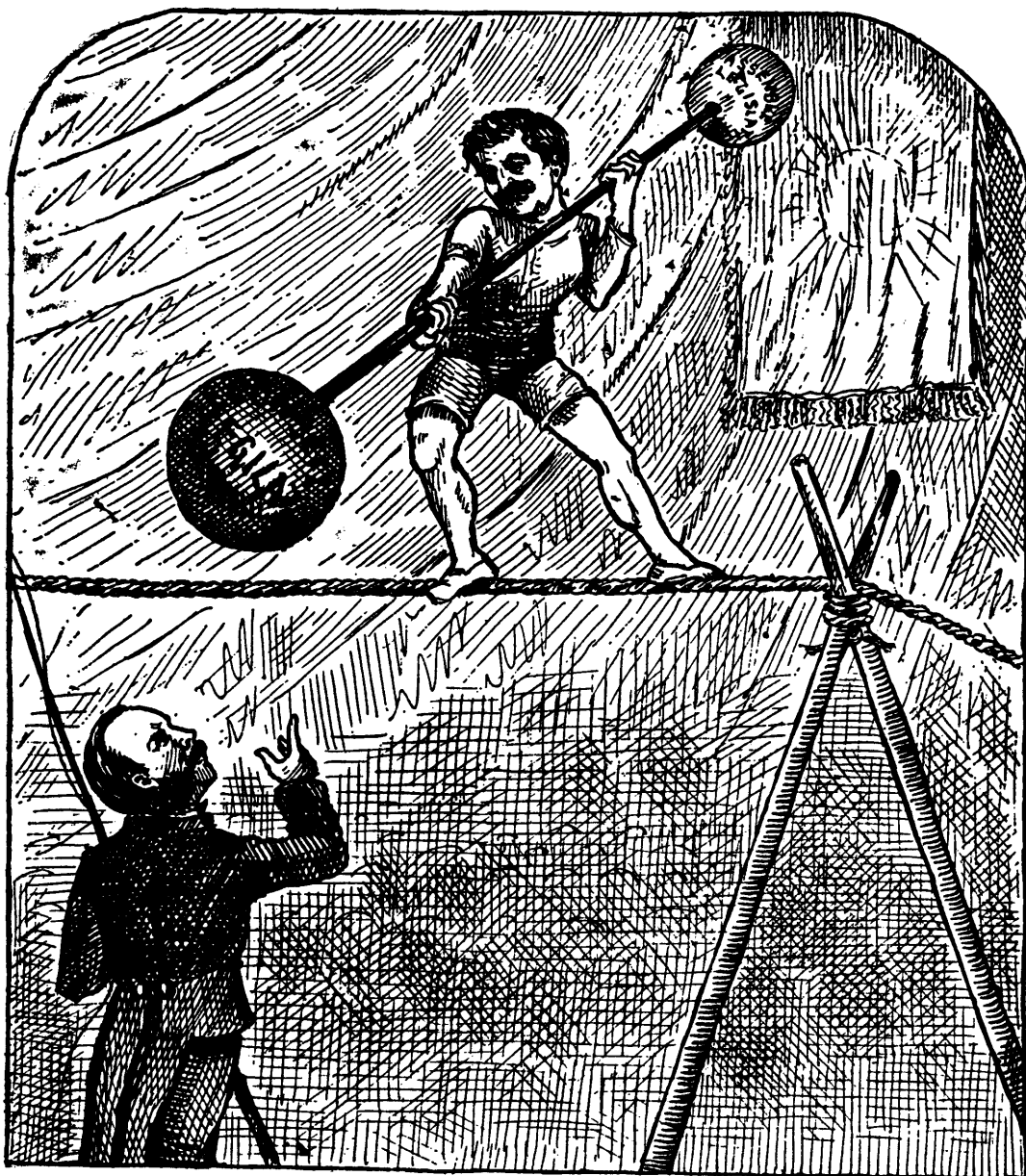
— A l'armée russe !

Et ces soldats, qui vont s'entre-tuer avant qu'il soit la fin du jour, se jettent dans les bras les uns des autres.

Malakoff tremble sur les hauteurs où elle est assise. Sous les canons russes, l'infanterie française tombe, foudroyée, et les régiments succèdent aux régiments broyés par la mitraille.

Plus loin, le régiment du colonel de R... et la cavalerie du major K... se charge avec furie. Hommes et chevaux jonchent la terre rouge de leur sang.

Le colonel et le major se sont aperçus.



LE CIRQUE A QUÉBEC

MASSON.— Ça ne va pas du tout. Il faut absolument que tu te remettes en équilibre, sinon tu vas lâcher la corde.

MERCIER.— C'est bien difficile. Je vais essayer encore un peu. Patientez un peu.

Ils se saluent avec la plus grande courtoisie. Le major fait feu et manque son but.

— A vous, colonel !

Celui-ci jette loin de lui son pistolet : Vous plaisantez, monsieur, vous êtes désarmé. Gardez-vous !

Et tous deux fondent l'un sur l'autre, l'épée à la main. Le colonel est touché à la cuisse. Il tombe sur le genou.

Le major met aussitôt un genou en terre :

— Comme cela, dit-il en souriant, nous pouvons, si vous le voulez bien, continuer la lutte.

Et les voilà, frappant d'estoc et de taille, aussi courtois dans ce duel meurtrier que, la veille, sous la tente décorée et resplendissante de feux.

— Il fait chaud, colonel. Quel dommage que nous ne puissions faire une trêve au champagne.

— Si quelques gouttes d'eau-vie vous agréent, monsieur ; et il tend au major le bidon suspendu à sa ceinture.

— Merci, colonel. Cela remet. Mais, vous perlez beaucoup de sang. Voulez-vous reposer quelques instants ?

— C'est inutile, monsieur. Je vous assure que nous pouvons recommencer.

Et le combat reprend, et les épées volent, se froissent, se faussent, se brisent, et les lames s'enfoncent comme des poignards dans la chair déchirée qui saigne.

A l'ouïe la canonnade se tait, la fusillade s'éteint. Des nuages de fumée montent lourdement dans le ciel. On perçoit comme une clameur guerrière, des chants, de la musique.

Maintenant ils sont étendus dans l'herbe, couchés sur le dos, côte à côte ; les yeux noyés de bleu, fixes, sans regard, la bouche souriante : la dernière parole qui s'est échappée de leurs lèvres a dû être bonne, douce, chère, valetresque. Par leurs tuniques entr'ouvertes, le sang ruisselle ; leurs épées gisent à terre, cassées. Mais leurs doigts crispés s'entreignent. Ils sont morts, serrant leurs mains vaincantes. Il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu.

PRIX ET SALAIRES D'AUTREFOIS

On entend souvent les ménagères se plaindre de la cherté des vivres, les travailleurs de la modicité des salaires ; les besoins de l'existence sont devenus si multiples aujourd'hui que ceux qui reçoivent et ceux qui payent sont toujours mécontents.

Les augmentations, qui suivent continuellement une marche ascendante, ont pour cause immédiate le progrès. Plus la civilisation s'est développée et plus la vie est devenue difficile. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les prix d'autrefois.

En remontant seulement au quinzième

siècle, dit le Petit Journal de Paris, nous trouvons que l'on avait :

- Un cent d'œufs pour trois sous.
- Une oie pour deux sous.
- Une poule coûtait huit deniers
- Un mouton neuf sous.
- Un veau, une livre et douze sous.
- Un porc gras, deux livres et douze sous.
- Un bœuf, neuf livres.

Les salaires correspondaient aux prix.

Ainsi une bonne se trouvait très heureuse en gagnant trente sous par an. A peine aujourd'hui voudrait-elle de ce prix-là pour une journée.

Il est bon d'ajouter qu'en ce temps-là, une bonne ne savait pas faire danser l'anse du panier, et qu'elle était toute dévouée à ses maîtres. Le plus grand nombre passaient toute leur existence dans la même maison.

Après la découverte du Nouveau Monde, tout se trouva changé.

Le commerce commença à prendre de l'extension. On fit des importations considérables de métaux précieux. Alors, avec le luxe naissant, tout subit une augmentation ; ainsi les œufs, qui avaient toujours coûté trois sous le cent, montèrent, après 1600, à deux sous la douzaine.

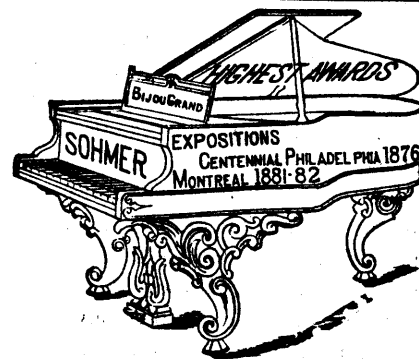
A la fin du dix-septième siècle, l'oie naguère, coûtant deux sous, se vendit vingt-cinq sous, le bœuf se débitait à trois sous la livre, le veau et le mouton à quatre sous.

Pour les salaires, on peut évaluer qu'à cette époque, l'artisan des villes gagnait de douze à quinze sous par jour.

Les maçons et les charpentiers recevaient par journée trente sous ; dans les manufactures, l'homme pouvait gagner jusqu'à vingt-cinq sous et la femme quinze sous.

Dans les campagnes, le journalier était payé de neuf à dix sous par jour.

En comparant ces prix avec ceux d'aujourd'hui, on peut facilement en tirer une conclusion.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphia, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Convent de Villa Maria, Montréal, Convent du Sacré Cœur à Mahatanville, Convent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales institutions d'Amérique. Le Convent de Maria qui a 8 pianos. Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME Montréal.